

Serge Blanckaert

DUNKERQUOIS

SUR TOUS LES FRONTS

1939-1945

histoires de guerre



8° L⁷_k
64489

LA VOIX DU NORD

✓ 2154343

Serge BLANCKAERT

DUNKERQUOIS
SUR TOUS LES FRONTS
1939-1945

DUNKERQUOIS
SUR TOUS LES FRONTS
1939-1945
HISTOIRES DE GUERRE

Édition par la voie de front
Impression : Campen, Tournai
L.A.B.N. : 5-1939-1945
Droit légal : 20 mai 1970
20 La Voie de front, 1908
révisés pour cette édition
production et adaptation
Droits de traduction

8°L k 7
64489

LA VOIE DE FRONT
Le général de Gaulle parle de Dunkerque le 18 juin 1940
Le 17 mai 1940, le port de Dunkerque est bombardé



DUNKERQUOIS
SUR TOUTS LES FRONTS
1939-1945

Droits de traduction,
reproduction et adaptation
réservés pour tous pays.
© La Voix du Nord, 1996.
Dépôt légal : 2e trimestre 1996.
I.S.B.N. : 2-908260-74-3
Impression : Campin, Tournai.
Édité par La Voix du Nord, Lille.

1^{re} de couverture :

Le général De Gaulle passe en revue des marins engagés aux F.F.L.
(Au 1^{er} rang, 3^e en partant de droite, le Dunkerquois Jean Bataillie).



L

2154362

93

Serge BLANCKAERT

DUNKERQUOIS
SUR TOUS LES FRONTS
1939-1945

HISTOIRES DE GUERRE

LA VOIX DU NORD

Du même auteur :

Dunkerque 1939-1945,

Westhoek Editions, épuisé.

Dunkirk 1939-1945,

Edition en anglais du précédent-Traduction D.R. Dane.

Soldats étrangers et Armées en exil de la Seconde Guerre mondiale,

Edition Blanckaert.

110^e R.I., le Régiment de Dunkerque,

Edition Blanckaert.

Dunkerque 39-45,

album de B.D.-Dessins : Olivier Discot, Editions "LeTéméraire".

Dunkerque 1944-1945,

La Voix du Nord-Edition.

PRÉFACE

La guerre 1939-1945 a profondément éprouvé la ville de Dunkerque et les localités de l'agglomération. D'abord, en mai-juin 1940, tandis que se déroulait l'opération "Dynamo", évacuation maritime du corps expéditionnaire britannique et de troupes françaises, la bataille de Dunkerque a dévasté la ville-centre et certains quartiers des environs. Puis, pendant l'Occupation, les attaques de l'aviation alliée ont causé de nouvelles destructions. Enfin, la libération de la "poche de Dunkerque" (qui englobait l'agglomération et des communes voisines) n'a été acquise qu'après un siège de huit mois (septembre 1944-mai 1945) qui a étendu le champ des ruines jusqu'aux villages proches de la ligne de feu.

Bombardements et combats, enchaînés dans un film tragique qui dura cinq longues années, ont supprimé des vies, ruiné des foyers, propagé la souffrance et le malheur, bouleversé un site progressivement mis en valeur, siècle après siècle, par une population attachée à son sol.

La guerre a infligé aux Dunkerquois une autre épreuve, moins violente que le fer et le feu, mais pénible, inquiétante comme une maladie de langueur dont on ne voit pas la fin : l'exil. Partis de leur plein gré, parce qu'ils redoutaient les bombardements, ou chassés par les Allemands vidant la "poche" de sa population, les Dunkerquois (y compris les habitants des environs) ont été quelques dizaines de milliers à vivre dans des conditions précaires, loin du foyer et du cadre de vie, durant toute la guerre ou une partie de celle-ci. D'autres, du fait de la mobilisation ou de leur engagement dans la France libre du général De Gaulle, se sont trouvés également éloignés de la petite patrie comme le furent aussi les prisonniers de guerre, les déportés, les travailleurs forcés en Allemagne.

Ainsi, nombre de Dunkerquois n'ont pas vécu les temps forts de la guerre dans leur cité ou bien n'ont assisté qu'à une partie de ces événements qui retentirent dans le monde entier. Et tous, sauf quelques résistants, capturés sur le front de la "poche", et deux civils arrêtés par les Allemands pour faits de résistance et détenus à la prison, étaient absents de leur ville le jour de sa libération, le 9 mai 1945. Il est remarquable, en effet, que les quelque 700 derniers habitants de l'agglomération restés sur place en octobre 1944, après l'évacuation générale, avaient été regroupés par les Allemands dans quatre camps dont aucun ne se trouvait dans la "ville martyre".

Où étaient, que faisaient de 1939 à 1945 les Dunkerquois absents de leur cité ? L'objet de cet ouvrage est d'apporter des éléments de réponse à cette question. Dans *Dunkerque 1939-1945* et *Dunkerque 1944-1945*, précédemment parus, j'ai tenté de rappeler ce que furent les années de guerre des Dunkerquois à Dunkerque. Voici la suite logique à cette recherche : les années de guerre des Dunkerquois hors de Dunkerque, civils et militaires, prisonniers de guerre et déportés, travailleurs forcés en Allemagne et résistants dans leurs lieux de repli, navigateurs au commerce...

Il n'est pas surprenant que les faits relatifs à la marine occupent une part importante de ce récit. Comme toutes les cités maritimes, Dunkerque comptait de nombreux appelés et mobilisés marins. De plus, dans la période précédant la déclaration de guerre, beaucoup de jeunes gens s'étaient engagés dans la Marine nationale. Et j'ai tenu à ajouter, au fil des pages chaque fois que cela a été possible, des détails sur les navires dunkerquois ayant joué un rôle dans la guerre. Les Dunkerquois, en effet, sont attentifs au sort des bateaux de guerre ou de commerce construits dans leurs chantiers ou immatriculés chez eux ou desservant régulièrement leur port ou encore portant le nom de leur ville ou celui de Jean Bart.

Evidemment, ce travail n'est pas exhaustif. Il y manque la relation d'autres faits et gestes de Dunkerquois pendant la guerre. Déjà, des hommes et des femmes, qui auraient leur place dans ce récit, sont tombés dans l'oubli. Peut-être, un jour, retrouvera-t-on leurs traces dans des archives aujourd'hui ignorées ou d'accès interdit. Il y a aussi des hommes et des femmes qu'une excessive modestie a écartés des feux de l'actualité en leur temps. Seuls des parents, qui savent, pourront transmettre à leurs descendants le souvenir des heures chaudes de la saga familiale. A chacun, donc, de compléter par des notes particulières ce livre, écrit et illustré grâce à tous ceux qui ont bien voulu communiquer renseignements et photos et que je remercie de leur gentillesse et de leur confiance.

I

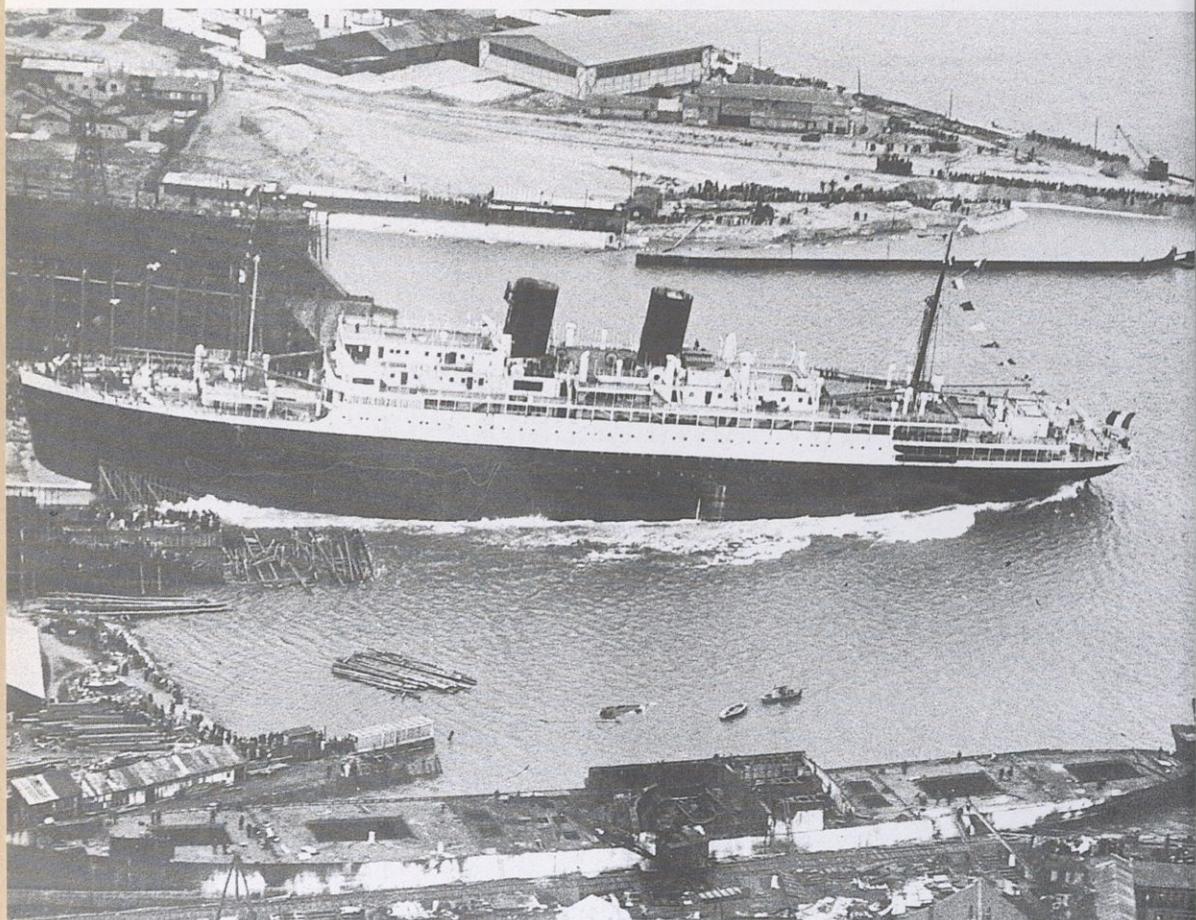
LES BATEAUX DE GUERRE DES CHANTIERS DE FRANCE

Dans les années 1920 et 1930, jusqu'au début de la Seconde Guerre mondiale, les Chantiers de France construisirent à Dunkerque divers bâtiments de combat et deux pétroliers ravitailleurs commandés par la Marine nationale.

Le torpilleur *Bourrasque* (livré en 1926), les contre-torpilleurs *Adroit* (1929), *Lion* (1931), *Aigle* (1931), *Vauban* (1930), *Vauquelin* (1932) et *Le Triomphant* (1935), les escorteurs *La Poursuivante* (1937) et *Baliste* (1938), les pétroliers *Lot* (1939) et *Tarn* (1940), les avisos *Commandant Bory* (1939), *Commandant Delage* (1940), *L'Impétueuse* (1940) et *La Boudeuse* (1940) et les chasseurs de sous-marins 9, 10, 11 et 12 contribuèrent à la montée en puissance de la marine de guerre, rendue nécessaire par le développement des flottes allemande (au mépris du traité de Versailles) et italienne.

Les Chantiers de France fournirent aussi, durant cette période, à des armateurs du secteur privé, des navires de commerce. Les circonstances firent naviguer ceux-ci pour les approvisionnements de guerre, par le fait des réquisitions ; certains devinrent même, après des aménagements spéciaux, des auxiliaires de la flotte de combat.

L'État, en effet, réquisitionna, au début de la guerre, les navires de plus de 500 tonneaux de la flotte marchande et les plaça sous la tutelle d'une direction des transports maritimes (D.T.M.) qui prit en charge l'ensemble du trafic, les armateurs continuant l'exploitation de certaines lignes sous son contrôle. Un fascicule spécial concernait les navigants qui se trouvaient mobilisés à bord. Les officiers de la marine marchande étaient commissionnés. Les arsenaux équipaient les navires de commerce de



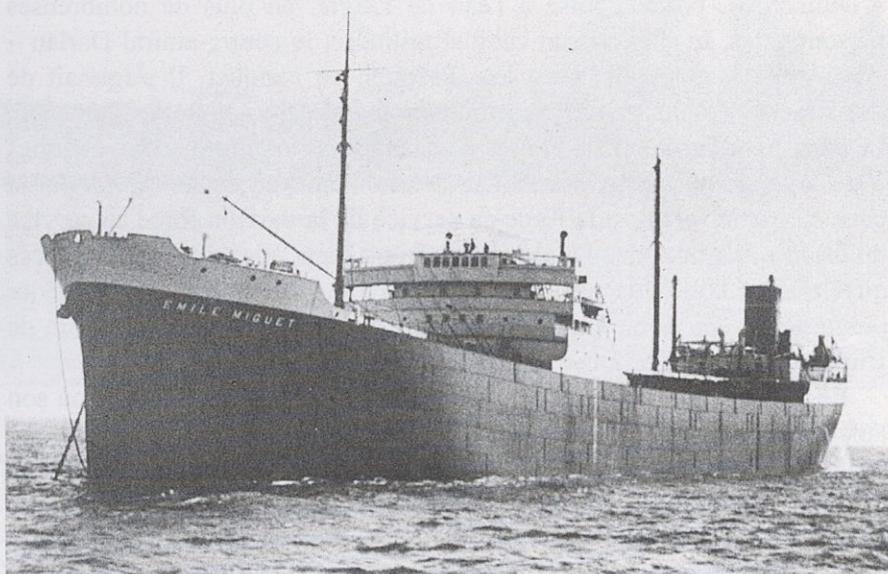
Le paquebot *Colombie*, lancé le 18 juillet 1931 à Dunkerque, livré en octobre suivant à la *Transat*, servit comme croiseur auxiliaire transporteur de troupe, puis comme navire hôpital durant la guerre 1939-1945.

pièces d'artillerie servies par des marins militaires embarqués au titre de l'A.M.B.C. (Armement militaire des bâtiments de commerce) en sus de l'équipage. Le statut était différent pour certains navires retirés de l'exploitation commerciale et annexés à la flotte de guerre comme dragueurs (en particulier des chalutiers que leur coque en bois immunisait contre les mines), patrouilleurs, transporteurs de troupes, etc.

Ainsi, le paquebot de 16 000 tonnes *Colombie* (155 m x 20), construit aux Chantiers de France à Dunkerque, livré à la Compagnie générale transatlantique en 1931, affecté à la ligne des Antilles au départ du Havre, fut réquisitionné. Il fut militarisé à Bordeaux en novembre 1939 et transformé à l'arsenal de Cherbourg en croiseur auxiliaire (le X 10) et

transporteur de troupes (1 500 hommes). Il reçut un armement de six canons de 152, démontés d'un croiseur allemand livré à la France en 1919, deux pièces de 75 mm, deux affûts doubles de mitrailleuses de 13,2 mm et deux pièces de D.C.A. de 37 mm.

A bord des paquebots et des cargos mixtes réquisitionnés, étaient apportés des aménagements spéciaux, en particulier des lits superposés, afin d'accroître les capacités d'accueil.



Lancé le 12 avril 1937 au chantier de Dunkerque, le pétrolier *Emile-Miguet*, le plus long du monde, fut coulé par un sous-marin allemand au début des hostilités.

Seulement réquisitionnés ou purement et simplement intégrés à la flotte de guerre, les navires marchands partageaient évidemment le sort de celle-ci, devant l'ennemi. Ainsi, l'*Émile Miguet*, livré en 1937 par les Chantiers de France à la Compagnie navale des pétroles, et qui était alors le plus grand pétrolier du monde avec ses 168 m de long et ses 21 340 tonneaux de port en lourd, fut coulé par un sous-marin allemand, le 12 octobre 1939, à 300 milles à l'ouest de l'Irlande, après s'être éloigné du convoi dont il faisait partie et qui était escorté par le sous-marin *Surcouf*. La guerre sur mer allait considérablement réduire la flotte de commerce des pays en cause.

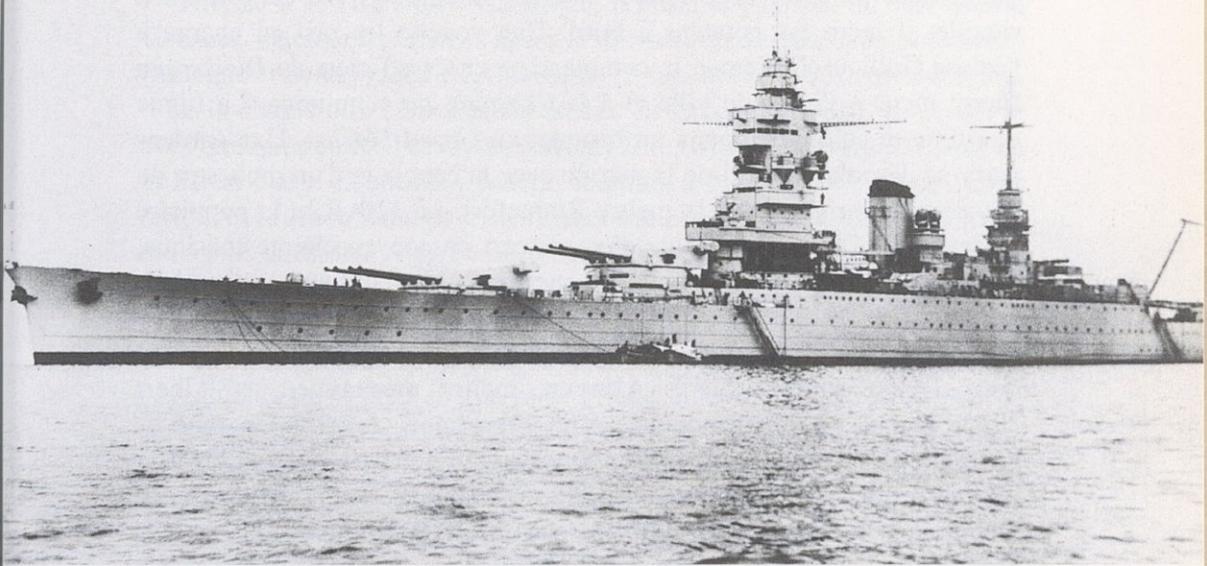
ADMIRATIFS DEVANT LE "DUNKERQUE"

Les Dunkerquois, en particulier ceux qui avaient assisté au lancement du contre-torpilleur *Aigle*, le 19 février 1931, lurent avec plaisir, à l'époque, dans le quotidien local *Le Nord Maritime*, que l'Etat avait en projet la construction d'un croiseur de 23 à 25 000 tonneaux et que ce premier grand navire de ligne de l'après-guerre 14-18 porterait le nom de leur ville. Le ministre de la Marine, Charles Dumont, – qu'accompagnait à Dunkerque, pour la mise à l'eau de l'*Aigle*, en plus de nombreuses personnalités, le chef de son cabinet militaire, le contre-amiral Darlan – avait lancé la nouvelle dans son discours, au banquet. Il s'agissait de surclasser le dernier grand croiseur cuirassé entré dans la flotte allemande. Le ministre affirma que la France ne désirait pas la guerre, mais les folies étant toujours possibles, il fallait se donner le moyen de les calmer par la peur ou par la force : « la force au service de la paix, la force au service du droit. » Il ajouta que Dunkerque méritait bien, à la suite des sacrifices qu'elle avait consentis pendant la guerre 1914-18, que le grand navire prévu portât son nom. Un aviso, construit en 1918, avait déjà le nom de Dunkerque. Il fut débaptisé et prit le nom d'*Ypres*.

En 1932, le *Dunkerque* fut mis en chantier à l'arsenal de Brest où son lancement eut lieu le 2 octobre 1935. Le superbe bâtiment reçut une artillerie puissante : huit pièces de 330 mm en deux tourelles quadruples à l'avant, seize pièces de 130 mm en trois tourelles quadruples et deux tourelles doubles, ainsi que huit pièces de 37 antiaérien et trente-deux mitrailleuses lourdes de 13,2. Hangar et catapulte permettaient la mise en œuvre de quatre hydravions.

Après ses essais, commencés en 1937 et sa participation à la revue navale de Spithead en Grande-Bretagne, le *Dunkerque*, jaugeant 26 500 tonneaux, long de 214 m, large de 31 m, d'un tirant d'eau de 8,56 m, d'une vitesse de 30 nœuds et d'une puissance de 100 000 CV, effectua quelques voyages. A Dunkerque, il suscita le très vif intérêt de la population, traditionnellement attachée à la mer, aux navires et aux marins, et aussi des estivants.

Il se présenta sur rade le vendredi 1^{er} juillet 1938 à 18 heures, à 500 m de la jetée est. Une foule de gens l'attendait sur cet ouvrage et le salua de retentissants hourrahs. La nuit tombée, le navire s'illumina. Une profusion d'ampoules électriques soulignait sa silhouette élégante et ses superstructures. Il était ainsi bien visible de la digue où les spectateurs se pressaient pour l'admirer. Les projecteurs du bord balayaient le ciel et la mer. C'était une féerie sur le grand écran noir du large.



Le *Dunkerque* fit sensation chez les habitants de la cité de Jean Bart et chez les touristes accourus de toute la région en 1938 pour admirer ce superbe navire de ligne. (Photo Marius Bar)

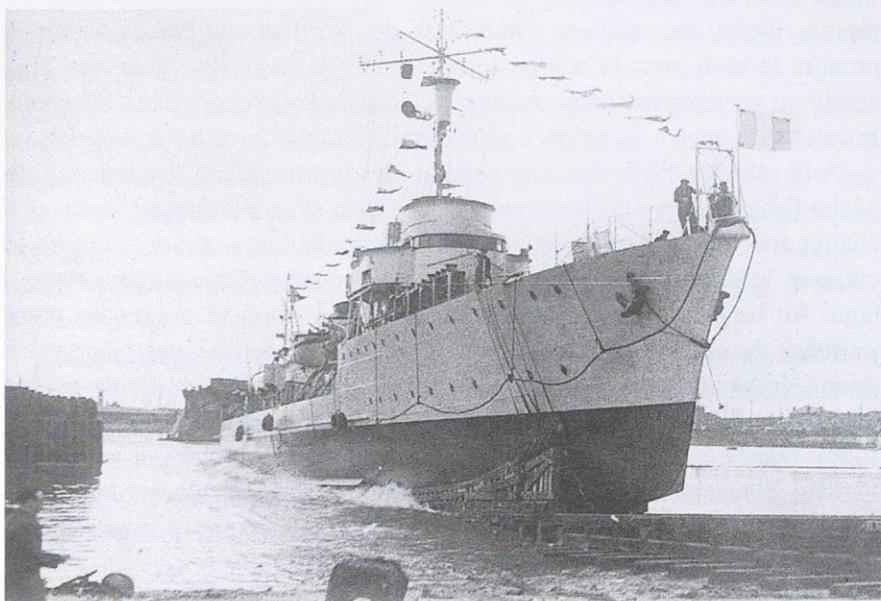
La nouvelle de l'arrivée du navire, répandue par la presse dans la région, incita des milliers d'habitants du Nord et du Pas-de-Calais à prendre le train pour la cité de Jean Bart. Le samedi, les voyageurs descendirent en groupes compacts, sur les quais de la gare, pressés d'aller voir le bateau de guerre. D'autres curieux arrivaient par la route en voiture.

A la cale des Pêcheurs, une vedette, des remorqueurs, des bateaux de pêche faisaient des allers-retours entre le quai et le *Dunkerque*, prenant à chaque fois des visiteurs. Mais ceux-ci occupaient en si grand nombre le cuirassé le dimanche après-midi qu'il fallut cesser d'en admettre davantage. Au total, 12 000 personnes montèrent à bord au cours des deux journées du samedi et du dimanche. Une carte d'identité était nécessaire pour accéder au navire. Ceux qui en étaient démunis devaient prouver leur nationalité française par d'autres papiers. Des touristes belges et anglais furent refoulés. C'était une époque où l'espionnage enflammait les imaginations, non seulement des amateurs de romans et films d'aventures, mais aussi des sous-officiers chargés de l'instruction des jeunes recrues dans les casernes et même celles de dirigeants du pays.

La venue du nouveau cuirassé offrit l'opportunité de quelques mondanités. Le commandant du bâtiment, le capitaine de vaisseau Fénard, salua le capitaine de vaisseau Platon, à l'hôtel de la marine, et le sous-préfet, le gouverneur militaire et le maire, Charles Valentin. Après cette tournée rituelle, il reçut les notables à bord. Une vedette les prit en charge à l'écluse Guillain. En retour, le commandant et les officiers du *Dunkerque* furent reçus à l'hôtel de ville et à la Chambre de commerce. La Ligue maritime et coloniale donna un banquet au *Grand Morien*. Une garden-party se déroula à l'hôtel de la marine avec le concours d'un orchestre du *Dunkerque*, dirigé par le 1^{er} maître Roquefort. Le 110^e R.I., le populaire régiment de Dunkerque, salua d'un concert de son excellente musique, dirigée par le capitaine Valin, la présence du bateau. Il y eut aussi un bal.

Le *Nord maritime* précisa que l'équipage comptait 1 150 hommes dont deux Dunkerquois : Pierre Alavena, maître mécanicien, et Albert Houvenaghel, matelot canonnier, et un Gravelinois, Auguste Engrand. A l'époque, d'assez nombreux jeunes gens de la région s'engageaient dans la marine militaire qui, en cette période de chômage (que la guerre et la reconstruction allaient interrompre), leur offrait un débouché tout en leur promettant de grandes traversées maritimes.

Le torpilleur *Baliste* livré, en 1938, par le chantier de Dunkerque.



Le *Dunkerque* reprit la mer le lundi 4 juillet 1938, à 8 heures et mit le cap sur Brest, ne laissant chez sa marraine que des regrets de n'avoir pas séjourné plus longtemps.

Affecté à l'escadre de l'Atlantique, il porta le pavillon du vice-amiral Gensoul. Quelques semaines après la déclaration de guerre de la Grande-Bretagne et de la France à l'Allemagne (3 septembre 1939), en novembre, il fit la chasse aux cuirassés allemands en Atlantique nord, de conserve avec quelques autres bâtiments français et le croiseur de bataille *Hood*, de la Royal Navy. (L'amiral Gensoul, toujours à bord du *Dunkerque*, allait retrouver le *Hood* dans de tristes circonstances à Mers el-Kébir, quelques mois plus tard). Du 11 au 30 décembre 1939, le *Dunkerque* accomplit une mission en Amérique avec le croiseur *Gloire* : transport de 100 tonnes d'or aux Etats-Unis et embarquement à Halifax de troupes canadiennes conduites en Grande-Bretagne. Le 15 avril 1940, il partit pour Oran dans l'éventualité de l'entrée en guerre de l'Italie. Il revint dans le Nord pour la campagne de Norvège et effectua des manœuvres en mer du Nord, puis appareilla pour Mers el-Kébir, la base de la Marine nationale voisine d'Oran.



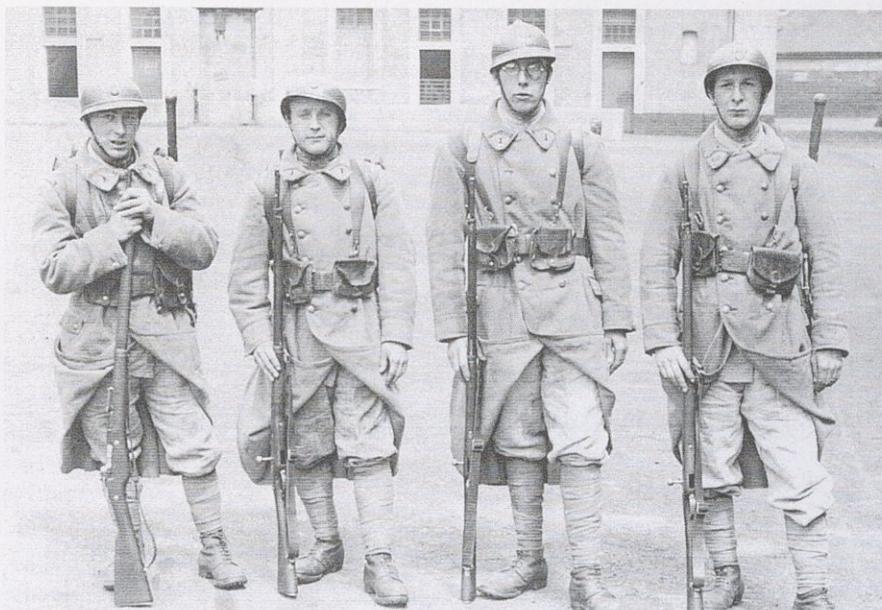
La musique du 110^e R.I. fit mouvement avec le régiment dès le début de la guerre.
La voici en janvier 1940 à Passel dans l'Oise.

II DANS LES RÉGIMENTS DUNKERQUOIS

La mobilisation générale fut annoncée par des affiches apparues à Dunkerque dans l'après-midi du 1^{er} septembre 1939, le jour même de l'entrée des forces allemandes en Pologne. Dès le 24 août, avait été annoncé le rappel des réservistes. Et déjà, à Pâques, des disponibles avaient été rappelés. Le 2 septembre, la gare de Dunkerque grouillait d'hommes qui, accompagnés par des parents jusqu'aux quais, prenaient le train en direction des lieux de convocation. Il arrivait, par contre, de nombreux mobilisés qui convergeaient vers les casernes Jean-Bart, Guillemintot et Ronarc'h ainsi que vers les ouvrages de la Marine nationale. Le 3 septembre, la Grande-Bretagne et la France, liées à la Pologne par des accords de défense, se déclaraient en état de guerre contre l'Allemagne. Beaucoup de Dunkerquois, déjà sous les drapeaux ou mobilisés, allaient faire la guerre dans les rangs du 110^e R.I., en garnison dans leur ville depuis 1873, ou des unités qui en étaient dérivées.

LE 110^e R.I.M.

Le 110, rentré à Dunkerque de manœuvres au camp de Mourmelon, dans la Marne, durant la nuit du 23 août 1939, avait mis rapidement sur pied un échelon A qui vida ses casernements et partit par chemin de fer vers son lieu de concentration. Le 27, il était dans la région de Valenciennes et de Cambrai. Rejoint par l'échelon B, il poursuivit son mouvement. Le régiment cantonnait, en septembre, dans la région de Vitry-le-François (Marne), en octobre, près de Sézanne (Marne) et en novembre, près de Noyon (Oise). Mis à part un déplacement dans le Nord,



César Verleye (2^e à gauche) ayant accompli son service militaire au 1^{er} R.I. à Cambrai, fut mobilisé en 1939 au même lieu au 127^e R.I.

A gauche, Douchy et, à droite, Raymond Coupez, également Dunkerquois.

en janvier 1940, il stationna dans l'Oise jusqu'au jour de l'offensive allemande, le 10 mai 1940. Son dépôt fut transféré de Dunkerque à Guingamp, dans les Côtes-du-Nord, à la fin de 1939.

Avec son état-major, sa compagnie de commandement, sa compagnie régimentaire de mitrailleuses et d'engins, sa compagnie hors-rang et ses trois bataillons, le 110^e R.I.M. était une composante de la 1^{re} division d'infanterie motorisée, formée dans la 1^{re} région militaire (Nord et Pas-de-Calais) et commandée par le général de Camas (P.C. à Lille). Cette division comprenait, outre le 110 (de Dunkerque et de Calais), le 1^{er} R.I. (de Cambrai et d'Avesnes), le 43^e R.I. (de Lille et de Valenciennes), le 15^e régiment d'artillerie (de Douai) et un groupe de reconnaissance équipé d'automitrailleuses (de Saint-Omer). La division faisait partie de la 1^{re} armée (général Blanchard), elle-même rattachée au groupe d'armées du Nord (G.A. n°1), commandé par le général Billotte et déployé le long de la frontière, entre Dunkerque et la ligne Maginot.

LE 310^e R.I

A la fin du mois d'août et durant celui de septembre 1939, à Dunkerque et Calais, furent formés, avec des réservistes encadrés d'officiers du 110, sept bataillons du 310^e R.I. Rassemblés à Calais, les trois premiers – 81 officiers, 2 977 hommes et 29 chevaux –, aux ordres du lieutenant-colonel Edgard Carrez, furent affectés à la 51^e D.I. (1^{re} armée – 3^e C.A.) comme unité régimentaire constituée. Ce 310^e R.I. prit position à partir du 4 octobre dans le secteur d'Armentières-Halluin (P.C. à Wambrechies, puis à Linselles). Le 2 décembre, il embarqua à la gare de Lille-Saint-Sauveur pour le secteur de la Meuse et de là, s'installa à la caserne des Vallières à Longuyon en Meurthe-et-Moselle. Parmi les anciens du 110 rappelés au 310^e R.I., André Daix et Arthur Dehon faisaient partie de la musique du régiment, dirigée par Willefert. André Daix officiait comme tambour-major.

Dans la région de Longuyon, les hommes se livraient à l'entraînement, à l'aménagement de zones de camouflage dans les bois et au creusement de fossés antichars.

LE 225^e R.I.

Les 4^e, 5^e, 6^e et 7^e bataillons du 310, non endivisionnés, réservés à la défense de la côte, demeurèrent dans des casernes et dans des ouvrages militaires, entre la frontière belge et Boulogne-sur-Mer. Les soldats accomplirent des travaux de fortifications (pose de barrières en barbelés, dégagement d'anciennes casemates ensablées, creusement de fossés antichars), des marches et des exercices de combat dans les dunes.

Les 4^e, 5^e et 7^e bataillons furent constitués en décembre 1939 en 225^e demi-brigade d'infanterie, transformée en janvier 1940 en 225^e R.I. (lieutenant-colonel Minault), pour entrer dans la composition de la 68^e D.I. (général Beaufrère – P.C. à la caserne Jean-Bart). La création de cette grande unité, chargée de la défense des ports et placée aux ordres de l'amiral Nord, commandant des forces maritimes du Nord, (P.C. au bastion 32 à Dunkerque) avait été demandée par l'amiral Castex, prédécesseur de l'amiral Abrial, titulaire de ce commandement.

Rattachée au 16^e C.A. (général Fagalde) de la 7^e armée (général Giraud) elle-même intégrée au G.A. n°1, la 68^e D.I. regroupait trois régiments d'infanterie à trois bataillons : le 225^e donc et les 224^e et 341^e R.I., un groupe de reconnaissance, des batteries d'artillerie, des services d'accompagnement et des éléments de réserve générale. Les corps et les

services occupaient les casernes Jean-Bart, Guillemintot et Pagézy à Dunkerque, le fort des Dunes à Leffrinckoucke et divers locaux à Bray-Dunes, Fort-Mardyck, Loon-Plage, Gravelines et dans le Pas-de-Calais. Dans ses éléments de réserve générale, la 68^e D.I. conservait le 6^e bataillon du 310, dit "bataillon de Boulogne" (commandant Louis Cordier), cantonné initialement à Boulogne-sur-Mer, puis à Calais.

LE 21^e BATAILLON DU 110

Le 110 avait laissé à Dunkerque un bataillon d'instruction, le 21^e, formé, au moment de la déclaration de guerre, de disponibles rappelés, certains à Pâques, encadrés par des officiers de réserve et des sous-officiers gardes mobiles. Placé aux ordres du commandant Ancelot et affecté au secteur fortifié des Flandres (général Barthélémy), le 21^e bataillon du 110 quitta bientôt les écoles de la Basse-Ville, où il s'était organisé, pour la Flandre intérieure. Il s'y mit à l'instruction, donnée par des gardes mobiles, et à des travaux de fortification. L'état-major s'installa à la mairie de Rexpoede. Comptant environ 800 hommes, certains classés service auxiliaire, le bataillon comprenait une compagnie de commandement, trois d'infanterie et une de mitrailleuses. L'officier d'état-major adjoint au commandant était le lieutenant Delcourt. Celui de détails était le lieutenant Poissonnier.

Le bataillon passa l'hiver à Hondeghem. Il emmenait dans ses rangs quelques anciens de la musique et de la clique du 110. Ils formèrent autour d'un musicien nommé Sueur (dans le civil, violoniste au casino de Paris-Plage) un groupe qui, en particulier, donna une aubade le 1^{er} janvier 1940, à la demande du commandant. Au printemps 1940, le bataillon regagna Rexpoede.

LE 1^{er} BATAILLON DE MITRAILLEURS

Le centre mobilisateur 11 à Dunkerque forma encore, à la fin du mois d'août 1939, à Rosendaël, le 1^{er} bataillon de mitrailleurs, avec des anciens du 110, du 43 et du 1^{er} R.I., appartenant aux classes 33 et 34 pour la plupart et originaires principalement du Nord et du Pas-de-Calais. Ils furent regroupés à Rosendaël au nombre de 1 150 sous-officiers et hommes de troupe, encadrés par 30 officiers. Un certain nombre de sous-officiers provenaient des pelotons de gardes mobiles de Valenciennes et de Boulogne, dissous.



En mars 1940, à Guingamp, dans les Côtes-du-Nord, où le 110 avait replié son dépôt.
Les deux lieutenants à droite sont Roger Fairise, futur inspecteur d'académie
à Dunkerque, et André Boulier de Loon-Plage.

Hippomobile, le bataillon reçut des chevaux réquisitionnés dans des exploitations agricoles régionales. Son armement comprenait des mitrailleuses, des canons de 25 et des mortiers. Commandé par le capitaine Robert Kriner, il s'articulait en une compagnie C.H.R., un peloton d'éclaireurs motocyclistes, trois compagnies de mitrailleuses et une compagnie d'engins (E.F.V.). Affecté à la 1^{re} armée, le 1^{er} B.M., dit aussi bataillon autonome de mitrailleurs, était rattaché au dépôt d'Infanterie 11, replié à Guingamp. Quand tous ses hommes eurent touché leur équipement, le bataillon fut passé en revue dans les dunes de Malo. Il cantonna ensuite dans la région de Maubeuge, à Bavai.

A Bavai, le bataillon obtint le prêt des instruments appartenant à la musique municipale. Ils furent mis à la disposition de mobilisés musiciens qui formèrent une fanfare. Celle-ci interpréta des œuvres du folklore régional et des marches militaires. L'un des musiciens composa même une marche du 1^{er} B.M., intitulée *Honneur aux beffrois*. L'insigne du bataillon exprimait aussi l'attachement des soldats à leur région puisqu'il reproduisait un moulin des Flandres.

LE 73^e R.I.

A Saint-Pol-sur-Mer et à Petite-Synthe, fut reformé, avec des mobilisés du Nord et du Pas-de-Calais, dont un grand nombre de Dunkerquois, encadrés par des officiers du 110 et du 94^e R.I. de Bar-le-Duc, le 73^e R.I., créé en 1674 (c'était l'ancien Royal-Comtois). En garnison à Béthune, il

avait été dissous après la Grande Guerre, en 1920, et le 43^e R.I. à Lille avait été, alors, désigné corps mobilisateur de cette unité. Puis, en 1929, furent créées les unités de tradition. Chaque corps actif désigna en son sein une unité élémentaire gardant les traditions et le drapeau d'un régiment dissous. En cas de mobilisation, cette unité élémentaire devenait le noyau du corps réactivé. Le 110, appelé à prendre en charge le 73^e R.I., succéda donc au 43 comme corps mobilisateur du régiment dissous. Une compagnie du régiment de Dunkerque reçut le drapeau du 73^e R.I. qui, avec sa garde d'honneur, fut dès lors présent, à côté de l'emblème du 110, dans les cérémonies officielles. Les hommes de la compagnie de tradition portèrent l'écusson du 110 au collet et celui du 73^e sur la manche gauche. Ils arborèrent aussi, sur la poitrine, la "cocotte", insigne de métal émaillé représentant un soldat chevauchant une cocotte en papier au-dessus des chiffres 110 et 73.

Avec sa 13^e compagnie de pionniers et sa musique dirigée par Delannoy, sous-chef de la musique du 110, le 73^e (lieutenant-colonel Terrier) fut intégré à la 2^e D.I. (général Renondeau, puis général Klopfenstein) de la 1^{re} armée. L'infanterie de cette division, ayant son P.C. à Saint-André-lez-Lille, comprenait aussi les 33^e (formé à Lille) et 127^e R.I. (formé à Cambrai) dans lesquels étaient mobilisés, parmi une majorité d'hommes du Nord, des Dunkerquois.

La 2^e D.I. gagna son lieu de concentration, la région de Marquion dans le Pas-de-Calais, puis Marchiennes (Nord) où les hommes furent mis à l'instruction et à des travaux pour le secteur fortifié de l'Escaut. En décembre 1939, la division occupa, dans la région de Tromborn en Moselle, des positions sur le front de Lorraine. Le 73^e cantonna dans la région de Falcke où des escarmouches l'opposèrent aux Allemands. Puis, il passa en seconde ligne et se mit à des travaux durant six semaines. Le 15 février, le régiment prit position dans le secteur d'Apach, tout près de la Sarre. Il y resta jusqu'en avril, à part une quinzaine de jours passés au calme à Kœnigsmacker. Des accrochages violents et des tirs d'artillerie lui causèrent des pertes. Ce furent ensuite quelques jours de repos sur la frontière du Luxembourg.

III

LE DÉBARQUEMENT FRANCO-BRITANNIQUE EN NORVÈGE

Attaquée le 1^{er} septembre 1939 par l'Allemagne et quelques jours plus tard, dans sa partie orientale, par la Russie, la Pologne fut rapidement envahie. Le gouvernement et le haut-commandement, accompagnés de troupes qui avaient tenté de soutenir un combat inégal, se réfugièrent en Roumanie où cherchèrent également asile des civils ayant fui leur pays. Des troupes polonaises allèrent aussi en Hongrie et dans les pays baltes. Certaines, via la Yougoslavie, la Suisse et l'Italie, aboutirent en France, tandis que d'autres, par la Turquie, atteignaient la Syrie. Des navires polonais échappèrent aux envahisseurs et appareillèrent pour des ports de la Grande-Bretagne.

Un accord conclu à Paris le 9 septembre 1939 autorisa le général Sikorski, chef du gouvernement polonais en exil, à rassembler les éléments militaires parvenus en France et à y constituer une armée nationale par la conscription, le rappel de réservistes et le recrutement de volontaires parmi les Polonais résidant dans notre pays. Relativement nombreux dans les départements du Nord et du Pas-de-Calais, où ils travaillaient principalement à la mine et dans les cultures, les Polonais pouvaient s'engager dans un bureau de recrutement ouvert à Liévin par François et Wladys Kucharski. Quatorze Polonais, âgés de 19 à 30 ans, quittèrent Dunkerque pour s'engager. A Liévin, précisément, fut mobilisé Jean Zalisz, né en 1918 en Allemagne de parents polonais, venus travailler en France en 1923 aux mines de charbon. Futur Dunkerquois, Jean Zalisz, mineur puis garçon boulanger, mais aussi scout et secouriste, fut versé au service sanitaire, puis aux cuisines d'une unité en formation à Coëtquidan. Mais, les Polonais de France n'étaient pas tous ravis de partir à l'armée.



Des volontaires se présentèrent en grand nombre, à la fin de 1939, au camp de Coëtquidan où se formait une armée polonaise.

Ceux qui étaient d'origine ukrainienne et des juifs traînaient les pieds. A Dunkerque, les gendarmes appréhendèrent quelques conscrits restés sourds aux convocations et qui déclarèrent refuser de servir dans l'armée polonaise, mais être volontaires pour la Légion étrangère. Ils furent transférés au centre de rassemblement des étrangers à Haubourdin. Finalement, le choix fut laissé aux appelés et aux volontaires entre l'armée polonaise et la Légion.

En 1940, l'effectif de l'armée polonaise en France se montait malgré cela, à 85 000 hommes dont 30 000 arrivés récemment de leur pays ou venus spécialement de l'étranger pour s'engager. Il se forma, outre trois divisions terrestres, une brigade de chasseurs qui combattit en Norvège, et un bataillon de marins, organisé à Coëtquidan. Des aviateurs polonais furent détachés dans différents groupes de l'armée de l'air française. Une brigade polonaise du Levant, constituée en Syrie, s'y tenait à la disposition du commandement français. Au moment de l'armistice franco-allemand, elle quitterait la Syrie vichyste pour la Palestine.

EXPÉDITION À NAMSOS ET NARVIK

Afin de disposer de bases sous-marines et aériennes menaçant la Grande-Bretagne et d'assurer leurs importations de minerai de fer suédois,

transitant par le port de Narvik, en Norvège, les Allemands débarquèrent en plusieurs lieux de ce pays le 9 avril 1940. Leurs troupes d'assaut, amenées par des navires ou larguées par parachute, prirent pied dans plusieurs villes côtières et à Oslo. Insuffisamment préparée, la défense norvégienne ne put s'opposer à l'invasion, effectuée avec un fort appui d'aviation. Mais la flotte allemande fut attaquée du 10 au 13 avril, à Narvik notamment, par des navires de guerre britanniques qui l'empêchèrent de dix destroyers.

En vérité, les Alliés étaient pris de vitesse car ils avaient envisagé eux-mêmes antérieurement de couper "la route du fer" suédois pour l'Allemagne, en faisant intervenir en Norvège une force expéditionnaire formée, côté britannique, de trois divisions et, côté français, de la 13^e demi-brigade de Légion étrangère, d'une brigade polonaise organisée en France et d'un effectif important de chasseurs alpins, tous ces éléments placés sous le commandement du général Bethouart.

Pour combattre les Allemands sur le sol norvégien, les Britanniques débarquèrent près de Trondheim, le 14 avril. Les chasseurs alpins français, transportés par les croiseurs auxiliaires *El Djezaïr*, *El Kantara*, *El Mansour* (réquisitionnés auprès de la Compagnie de navigation mixte) et le paquebot *Ville d'Oran*, débarquèrent, eux, à Namsos. Leurs approvisionnements étaient chargés à bord des cargos *Cap Blanc*, *Amiénois* et *Saumur*. L'opération impliquait aussi le croiseur *Emile-Bertin*, à bord duquel se tenait le contre-amiral Derrien, les contre-torpilleurs *Bison*, *Milan*, *Epervier*, *Tartu*, *Chevalier-Paul* et *Maillé-Brézé* et le torpilleur *Foudroyant* à bord duquel avait embarqué, à fin février, le matelot dunkerquois Hilaire-André Wadoux. La contre-offensive franco-britannique n'empêcha pas les colonnes allemandes venues par le nord et le sud de la Norvège de réaliser leur jonction. Les Alliés décidèrent le 28 avril de retirer leurs troupes du secteur de Trondheim.

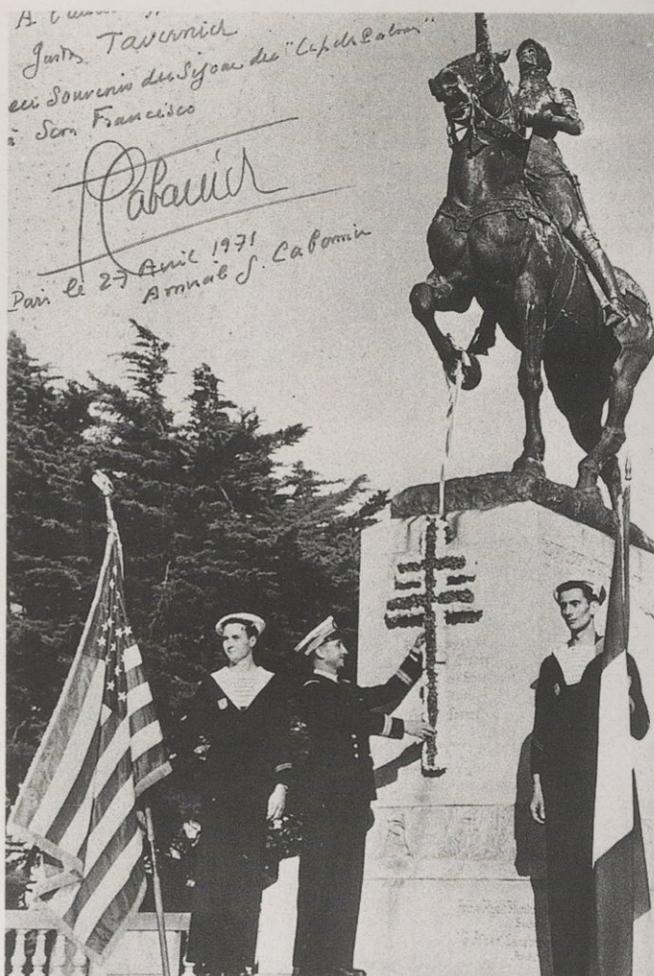
Les rembarquements eurent lieu du 30 avril au 2 mai, sous le feu de la Luftwaffe. Les trois croiseurs auxiliaires prirent à leur bord, à Namsos, les troupes françaises et 2 300 combattants anglais. Les autres soldats britanniques partirent sur des croiseurs et torpilleurs. Le *Montcalm* avait entre-temps remplacé l'*Emile-Bertin*, endommagé par une bombe, le 19 avril. A bord du *Montcalm*, se trouvait depuis le 1^{er} février 1939, un marin bray-dunois de 21 ans, Edmond Marteel. « J'ai vu, dit-il, le *Bison*, frappé par des bombes, se couper en deux. La partie avant s'est détachée et a coulé à pic. L'autre partie était ravagée par un incendie. Il y a eu cent vingt morts. Les survivants ont été recueillis par le torpilleur anglais *Afridi* et l'épave a été coulée au canon. Quelques heures plus tard, l'*Afridi* a été

HISTOIRES DE GUERRE

Lors de la guerre 1939-1945, le gouvernement américain ne reconnaissait pas la "France Libre", mais Vichy. Après le débarquement des Alliés en Afrique du Nord, c'est la France d'Alger, celle de Darlan et Giraud, que les Etats-Unis agréèrent. A New York, des marins français, débarqués de bateaux d'Alger pour s'engager chez les Français libres, furent arrêtés.

Pourtant, ce sont les *Free French* que chouchoutait la population américaine. Les marins dunkerquois du *Cap des Palmes* (sur cette photo au monument de Jeanne d'Arc à San Francisco, avec leur commandant, le futur amiral Cabanier) furent fêtés sur la scène d'un cabaret de Hollywood !

Des Dunkerquois, il y en avait à New York, à Alger et à Londres, mais aussi aux quatre coins de la France et du monde (réfugiés, évacués d'office, P.G., déportés, S.T.O., soldats, marins). Il s'en trouvait aux heures cruciales à Mers el-Kébir, à Dakar, en Syrie (même parmi les Tcherkesses !), en Afrique du Nord, à Toulon lors du sabordage de la Flotte, aux Antilles, en Corse et aux débarquements de Normandie et de Provence, comme le rapporte Serge Blankaert dans ce récit qui fait place aussi aux aventures de marins engagés sous de faux noms dans la Royal Navy, de P.G. en fuite, de résistants opérationnels jusque dans les camps de concentration.



BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE



3 7502 01562063 8



9 782908 260748

I.S.B.N : 2-908260-74-3

LA VOIX DU NORD

Prix : 135 F.T.T.C.

Participant d'une démarche de transmission de fictions ou de savoirs rendus difficiles d'accès par le temps, cette édition numérique redonne vie à une œuvre existant jusqu'alors uniquement sur un support imprimé, conformément à la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012 relative à l'exploitation des Livres Indisponibles du XX^e siècle.

Cette édition numérique a été réalisée à partir d'un support physique parfois ancien conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal. Elle peut donc reproduire, au-delà du texte lui-même, des éléments propres à l'exemplaire qui a servi à la numérisation.

Cette édition numérique a été fabriquée par la société FeniXX au format PDF.

La couverture reproduit celle du livre original conservé au sein des collections de la Bibliothèque nationale de France, notamment au titre du dépôt légal.

*

La société FeniXX diffuse cette édition numérique en vertu d'une licence confiée par la Sofia – Société Française des Intérêts des Auteurs de l'Écrit – dans le cadre de la loi n° 2012-287 du 1^{er} mars 2012.

Avec le soutien du

